

P O L A R

Daniel Quirós



Été rouge

 *l'aube*



ÉTÉ ROUGE

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

Titre original : *Verano rojo*

© Editorial Costa Rica, 2010.

© Éditions de l'Aube, 2014  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-1099-6

Daniel Quirós

## Été rouge

roman traduit de l'espagnol (Costa Rica)  
par Roland Faye

*éditions de l'aube*



## I

La poussière. Je déteste la poussière. À cette époque de l'année, elle recouvre tout, comme une toile d'araignée omniprésente. Elle se mélange à la sueur et transforme la peau du visage en masque noirâtre. J'ai beau me nettoyer souvent avec le mouchoir blanc que j'ai toujours dans ma poche de pantalon, je sens en permanence ma peau râpeuse sous cette couche de poussière qui m'incommodé, ce goût de terre sur mes lèvres craquelées, alors que je n'ai de cesse de les humidifier avec ma langue. Le mieux à faire ici, c'est de passer la journée au bar de doña Eulalia, d'où on peut voir la mer, qui envoie de temps à autre une rafale de vent : avec une cigarette et une bière bien fraîche, une journée devient alors quelque chose d'à peu près supportable.

Il n'entre pas grand monde dans ce bar. Il n'y a pas grand-chose à attendre d'un village de pêcheurs où vivent à peine trois cents personnes, et qu'un quelconque farceur a eu la riche idée de baptiser Paraíso<sup>1</sup>. Vers la mi-journée, la salle se remplit un peu, avec l'arrivée des pêcheurs qui ont ancré leur barque sur la plage d'en face et qui, après avoir déchargé leur pêche, le plus souvent bien maigre, entrent dans le bar pour y manger un morceau et boire quelques bières avant d'aller vendre leurs poissons et leurs langoustes aux hôtels touristiques du coin. À part eux, les seuls clients

---

1. Paradis. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

sont quelques paysans, venus à cheval ou avec leur pick-up à plateforme en bois, des éleveurs qui font une halte avant d'aller visiter leur propriété et quelquefois un touriste perdu, généralement un surfeur californien circulant en 4x4 et se dirigeant vers une des plages du coin. Le problème avec les voitures, c'est qu'au passage elles soulèvent des nuages de poussière insupportables, qui pénètrent dans la salle du bar et font même fuir les mouches posées sur les tables. Après cela, doña Eulalia sort avec un tuyau et arrose la rue pour chasser la poussière. Comme il y a pénurie d'eau à cette période, je lui dirais bien quelque chose à ce sujet, mais après tout, qui s'en soucie ?

J'étais au bar la première fois que j'ai entendu parler du cadavre. La morte était une femme de Tamarindo, une certaine Ilana Echeverri, mais que tout le monde ici appelait « l'Argentine ». Le corps avait été découvert au lever du jour par un pêcheur du village, Faustino Arias. Cela ne m'avait pas laissé indifférent, parce que je savais qui était cette femme. Nous nous étions connus quelques années plus tôt, peu de temps après que j'eus quitté la capitale pour m'installer à Paraíso, où j'avais construit une maison avec mes maigres économies d'ex-agent de l'I.N.S.<sup>1</sup>, la Compagnie nationale d'assurances, la seule du pays. À l'I.N.S., j'étais un de ces types qu'on envoie enquêter sur les accidents de voiture et les déclarations de sinistres qu'effectuent les assurés. Il me restait encore pas mal d'années à faire avant de prétendre à la retraite, mais j'en avais déjà ma claque. J'en avais marre de la ville, de la pollution, des embouteillages quotidiens, de la délinquance nocturne, de la bureaucratie, de la corruption, de mon salaire de misère et des relations de plus en plus difficiles avec les assurés. De mon père, issu d'une famille d'éleveurs du Guanacaste, j'avais hérité d'un

---

1. *Instituto Nacional de Seguros.*



terrain proche de la mer, à deux kilomètres de Paraíso. En faisant mes comptes, j'en étais venu à me dire que je pouvais construire une maison potable où je pourrais oublier ce qu'avait été ma vie jusqu'alors.

À cette époque, après mon déménagement, j'allais souvent jusqu'à Tamarindo faire des achats. La maison nécessitait de constants travaux et cette station de bord de mer était un des seuls endroits, dans un rayon de trente kilomètres sur la côte, que l'on pouvait considérer comme une ville, où l'on trouvait au moins un supermarché et des magasins qui vendaient des matériaux de construction et des articles pour la maison. L'Argentine, qui était arrivée à Tamarindo au début des années quatre-vingt, tenait un café que j'aimais fréquenter, près du centre-ville. Au début, le local – où elle habitait également – n'était équipé que de deux ou trois tables avec quelques revues et des livres. Mais au fil des années, Tamarindo s'était agrandi, et le café avec. En moins de vingt ans, le village de quatre cents âmes à peine, dont les rues n'étaient encore que des chemins de terre, était devenu une ville de plus de sept mille habitants, avec des chaînes hôtelières internationales, des auberges, des résidences de luxe pour riches retraités étrangers, des bars, des restaurants de toute sorte, des centres commerciaux et même un supermarché de la plus grande chaîne du pays. Les autochtones, au début des Guanacastèques de pure souche qui vivaient de l'élevage et de la pêche, formaient maintenant une communauté composée de nationaux venus des quatre coins du pays, d'Italiens, de Colombiens, d'Argentins et de Nord-Américains de tous âges et de toutes conditions sociales.

L'Argentine passait la moitié de la journée à protester – contre la prostitution des mineurs, la délinquance nocturne, le trafic de drogues, le tourisme de masse et la bêtise de certains voyageurs – ; mais la vérité, c'est que cela lui avait

plutôt bien réussi. Elle avait agrandi son local qui, en plus de servir café, bière et alcools divers, était finalement devenu un cybercafé.

Si je fréquentais régulièrement l'endroit, c'est aussi parce que l'Argentine avait réussi à réunir la plus belle collection de livres de toute la région. Elle avait commencé avec quelques ouvrages laissés par les touristes, mais la bibliothèque s'était rapidement étoffée. Les livres se louaient à un tarif dérisoire et on pouvait également faire des échanges. J'avais toujours aimé lire et parfois, je n'avais pas grand-chose d'autre à faire pendant les heures de silence. Alors, quand j'allais au café, je choisisais quatre ou cinq livres, je les notais sur le grand cahier rouge qui faisait office de registre de prêt et je les emportais à la maison pour qu'ils m'aident un peu à tuer le temps. Mais avant de rentrer à Paraíso, je m'asseyais toujours un moment à une table du café pour prendre une bière ou lire un peu. Les tables étaient installées sur une terrasse face à la maison, d'où l'on pouvait voir le soleil mourir au loin sur l'océan.

Je ne me souviens pas à quel moment l'Argentine avait commencé à s'asseoir à ma table pour discuter avec moi. En tout cas, nous avons fini par passer du salut rapide d'un signe de tête à l'habitude d'échanger quelques mots. Chaque fois que j'entrais dans le café, elle était derrière le présentoir qui servait à la fois de bar et de caisse, lisant et fumant cigarette sur cigarette. Je lui commandais une bière, qu'elle sortait d'une glacière placée sous le présentoir, puis je me dirigeais vers les étagères situées à côté du comptoir afin de consulter les livres qui y figuraient. Au début, l'Argentine se contentait de jeter un œil dans ma direction; au bout de quelque temps, elle commença à s'adresser à moi, jusqu'au jour où elle me recommanda un ou deux ouvrages, en disant que nous avions les mêmes goûts. Elle avait raison. C'est peu après qu'elle commença

à s'asseoir à ma table, pour me parler de politique ou des affaires de la ville. Si elle n'était pas d'humeur à bavarder, nous lisions et fumions en silence. J'ai toujours été étonné que sa compagnie ne me dérange pas. En général, je n'aime pas trop qu'on vienne m'embêter. Il y a pas mal d'années déjà que j'ai perdu le goût et la patience pour les relations sociales. Mais l'Argentine était différente : elle ne se laissait pas entraîner dans le petit jeu des sourires hypocrites, qui caractérise la majorité des gens. Elle était plutôt directe et avait l'habitude de dire les choses franchement, au risque de choquer, et ne s'embarrassait pas de circonlocutions. Cela ne la gênait pas le moins du monde qu'un client ou une cliente quitte le café à la suite d'une de ses remarques. C'est bien pour cela que la plupart des autochtones et des touristes ne la comprenaient pas : ils étaient trop habitués au langage neutre, policé et indulgent qui caractérise le pays.

Moi, l'Argentine, je l'ai tout de suite appréciée. Même si, quand je l'ai vue pour la première fois, je me souviens m'être dit que Tamarindo n'avait pas besoin d'une autre hippie quinquagénaire. Je m'étais rendu compte par la suite combien je m'étais trompé sur elle. Mais il était difficile de penser autrement en voyant la demi-douzaine de dreadlocks qu'elle rassemblait en un énorme chignon. Son dos était entièrement tatoué avec un slogan cosmique – un tatouage qui représentait la planète Jupiter et ses satellites, avec les comètes et les astéroïdes voyageant à travers l'espace de sa peau brunie par le soleil. Même dans une ville touristique, elle attirait l'attention. Il faut dire aussi qu'elle était particulièrement excentrique. Je me souviens de la première fois où elle m'a emmené dans sa chambre. Elle m'avait dit qu'elle voulait me prêter un livre, de ceux qu'elle ne louait pas. Dans cette chambre, il y avait un grand lit qui faisait face à un tableau immense, peut-être

de deux mètres sur trois, qui représentait deux jambes nues de femme, largement écartées. Voyant que le tableau avait attiré mon attention, l'Argentine avait fait le commentaire suivant : « C'est l'autoportrait de mon ex... » Au-dessus de nos têtes, des livres étaient suspendus au plafond. Il y en avait au moins une quarantaine, chacun d'eux attaché au bout d'une petite ficelle. Lorsque je lui avais demandé pourquoi ils étaient accrochés là, elle m'avait répondu, d'un ton parfaitement tranquille, qu'elle avait l'habitude de condamner les mauvais livres à être pendus. Au mur, il y avait une lettre encadrée. Je m'étais approché pour la lire et elle m'avait expliqué qu'il s'agissait d'une copie d'une lettre du poète péruvien César Vallejo, envoyée de Paris à l'écrivain et artiste costaricien Max Jiménez, et datée de novembre 1924. Selon elle, Jiménez avait prêté son studio parisien au poète alors que celui-ci vivait sans le sou, crevant de faim et de froid. Pour une quelconque raison – m'avait-elle dit – la lettre lui rappelait ce qui l'avait décidée, elle, à rester dans notre pays. À l'époque, je ne connaissais pas ces deux écrivains, aussi cette remarque m'avait-elle paru à la fois bizarre et un peu snob. Mais je m'étais bien gardé de faire la moindre remarque.

Le jour où on avait trouvé le cadavre de l'Argentine, j'avais prévu de passer chez elle avant la fin de l'après-midi. Je pensais que ce serait un après-midi comme un autre avec elle, sur la terrasse face à la mer. Mais tandis que je buvais ma deuxième bière au bar de doña Eulalia, Faustino était entré et avait mis fin à cette possibilité.

J'ai vécu trop d'années pour me laisser surprendre par ce type de nouvelles, mais en entendant l'identité de la morte, j'avais senti comme un coup au creux de l'estomac. Le pêcheur avait raconté qu'il avait découvert le cadavre au lever du jour alors qu'il désamarrait sa barque pour partir en mer comme chaque matin. Le corps était étendu à plat

ventre sur le sable et la marée, que Faustino avait évaluée à mi-flux, faisait osciller lentement la chevelure de la morte, comme si elle avait été sur une grande roue invisible, faite pour moitié de sel et de sable. Au début, Faustino, qui disait n'avoir vu dans sa vie qu'un cadavre – celui de sa grand-mère, quelques mois plus tôt –, avait pensé qu'il était encore en train de rêver dans son lit. Puis, après s'être frotté les yeux – avait-il ajouté –, il avait pris conscience qu'il venait bel et bien de tomber sur un cadavre et, qui plus est, sur celui de l'Argentine, qu'il connaissait bien, comme tout le monde à Tamarindo. Il avait recouvert le corps d'une bâche bleue et s'était rendu au poste de police à bicyclette, afin d'informer les autorités. En arrivant au commissariat, une cahute grossièrement peinte comprenant une seule pièce, il avait réveillé le brigadier Hernández, seul présent dans le local, qui dormait sur un matelas à même le sol. Le brigadier s'était empressé de s'habiller, avait appelé Tamarindo par radio afin qu'ils envoient un véhicule de police et quelqu'un pour se charger du cadavre. Puis il avait enfourché sa bicyclette pour suivre Faustino, qui l'avait conduit sur la scène du crime. Même si, à ce moment précis, on ne parlait pas encore de crime : cela viendrait plus tard.

Faustino a raconté aussi – et c'est la dernière chose que j'ai entendue – que la police était toujours sur place, et le cadavre également. J'ai avalé d'un trait mon reste de bière, j'ai éteint ma cigarette et j'ai repris la route du Nord. J'avais fait moins d'un kilomètre lorsque je suis tombé sur un groupe de gens agglutinés près de la plage, autour d'un microbus jaune sur lequel était inscrit le mot « Tourisme ». Je reconnus le véhicule de Jorge Díaz, un camionneur du coin qui gagnait sa vie en transportant des touristes vers les plages et l'aéroport. Díaz avait déjà pris place derrière le volant, le moteur encore éteint, et j'eus à peine le temps de voir qu'on chargeait le corps enveloppé d'un drap blanc que le microbus

disparaissait dans un nuage de poussière, escorté par une patrouille de l'O.I.J.<sup>1</sup>, direction Tamarindo. En chemin, je reconnus quelques autochtones, qui me saluèrent d'un bonjour laconique, auquel je répondis d'un simple hochement de tête. Les gens commençaient à se disperser, mais il flottait encore dans l'air cette émotion que suscite dans les petits villages le moindre événement qui sort de l'ordinaire.

Le brigadier Hernandez, calé contre sa bicyclette, fumait une cigarette à l'ombre d'un palmier. C'était un costaud au teint mat, aux traits indigènes, un taiseux aux yeux verts – des yeux dont on aurait été bien embarrassé, dans sa famille, pour dire de qui il les tenait, mais qui lui avaient valu son surnom, El Gato<sup>2</sup>. Le caporal portait l'uniforme bleu de la Force publique, qu'il ne revêtait que lors des occasions « officielles », c'est-à-dire lorsqu'il devait rencontrer ses supérieurs. Sur le côté droit de sa poitrine s'affichait une sorte de badge en tissu noir, avec son nom de famille en lettres jaunes, auquel faisait pendant, du côté droit, un autre écusson du même genre représentant le drapeau national. Le caporal était chaussé de bottes noires de style militaire, récemment cirées sans doute, mais déjà couvertes de poussière. Il avait gardé son képi, également noir, et je ne pus m'empêcher de penser qu'il devait bien l'incommoder, avec la chaleur qu'il faisait. Pourtant, le caporal avait l'air stoïque, tranquille, comme s'il était en train de passer un dimanche dans le parc.

« Dites-moi, Gato, c'est bien l'Argentine qu'ils sont en train d'embarquer, là ? lui demandai-je.

— C'est bien elle, don Chepe... Elle a été assassinée, à ce qu'il semble.

— Et comment ?

---

1. *Organismo de Investigación Judicial*.

2. Le Chat.

— Eh bien, elle avait le crâne fracassé, fendu comme une pastèque. Pour moi, quelqu'un lui a tiré dessus, comme ça, à bout portant, et l'a laissée pour qu'elle se fasse manger par les crabes. Personne ne sait rien. Les gars de l'O.I.J. ont dit qu'ils allaient revenir, mais vous savez bien comment c'est, ils manquent d'effectifs et il faut attendre que quelqu'un vienne de la capitale ou de Liberia, sûrement demain ou après-demain. En attendant, ils m'ont chargé de l'affaire et m'ont demandé d'isoler la scène de crime et de n'y laisser pénétrer personne. »

Je pus voir en effet que derrière le brigadier, on avait délimité un grand carré entre des palmiers et des piquets plantés dans le sable, avec un ruban officiel sur lequel on pouvait lire : « Passage formellement interdit. » La chaleur était insupportable et tout en m'épongeant le front pour la énième fois, je m'adressai à nouveau au Gato, qui semblait ne pas ressentir cette chaleur avec autant d'intensité que moi :

« Il faudrait jeter un coup d'œil à la plage, Gato... », lui dis-je tout en allumant une cigarette, avant de lui tendre mon paquet et de m'assurer que nous étions bien seuls.

Depuis quelque temps, j'avais commencé à donner un coup de main à droite et à gauche dans le village. Tout avait débuté un jour au bar de doña Eulalia. C'était un dimanche et je prenais quelques bières, comme d'habitude. Un éleveur du coin, qui avait l'alcool mauvais, avait manqué de respect à doña Eulalia et refusait de quitter les lieux. Quand le Gato était arrivé, l'homme avait eu la mauvaise idée de vouloir le tailler en pièces à coups de machette. Je l'avais convaincu de lâcher son arme après lui avoir cassé une ou deux côtes. Avant de travailler pour l'I.N.S., j'avais passé plusieurs années au Nicaragua à lutter pour la Révolution, et j'y avais appris à me faire respecter. À Paraíso, ce type d'expérience n'était pas inutile. À partir de ce jour, j'avais

donné quelques bons coups de main dans plusieurs affaires : vols, drogues, assassinats, ce genre de choses. Tout ceci officieusement, bien entendu. Par la suite, des gens du village ou du coin avaient fait appel à moi pour régler quelque problème personnel. De la besogne qui ne rapportait pas grand-chose, mais qui m'aidait à combattre l'ennui et à payer le peu de frais que j'avais.

Nous sommes restés un moment à fumer. Puis nous avons éteint nos mégots sous nos semelles avant de nous diriger vers la scène de crime. Il ne fait aucun doute que si quelqu'un veut commettre un meurtre, un des meilleurs endroits pour le faire, c'est bien une plage déserte. Le sable est le complice idéal, qui efface tout type d'empreintes et fait disparaître le moindre indice. En vérité, il n'y avait pas grand-chose à voir. Cependant, nous étions en mesure de tirer déjà quelques conclusions. D'abord, nous avons relevé des traces de pneu dans le sable, près d'un groupe de palmiers et à quelques mètres seulement de la route poussiéreuse. Elles avaient dû être laissées par un pick-up ou un véhicule tout-terrain, de toute évidence un gros 4x4, à en juger par la largeur et par la profondeur des traces. Comme la plage sur laquelle nous nous trouvions n'était pas fréquentée par les touristes, et que s'y rendait rarement quelqu'un d'autre que les pêcheurs du coin, les traces avaient certainement à voir avec l'Argentine. La marée était également au plus bas, et on pouvait voir, à l'emplacement où Faustino avait découvert le cadavre, deux renforcements dans le sable – l'empreinte des jambes sans doute –, plus profonds que le reste de la silhouette du corps. D'après le Gato, cela signifiait que l'Argentine avait été forcée à s'agenouiller puis abattue à bout portant, d'une ou deux balles dans la tête. On l'avait retrouvée avec tous ses vêtements sur elle, sans la moindre trace de sévices qui puisse laisser penser à une agression sexuelle. Dans la poche arrière de son jean, il y



avait un porte-monnaie avec six mille colons<sup>1</sup>. On pouvait donc d'ores et déjà écarter l'hypothèse d'un crime crapuleux ou à caractère sexuel. La mort, qui devait remonter aux toutes premières heures de la matinée, correspondait de toute évidence à une exécution.

---

1. Huit euros cinquante.